

LA LUTTE MORALE

*« Vous n'avez pas encore résisté
jusqu'au sang en combattant contre
le péché ».*

(Hébreux, XII, 4.)

Ce qui fait l'homme grand, c'est la lutte. Quand nous avons vu M. de Lesseps percer un isthme et se préparer à en ouvrir un autre par un effort gigantesque contre la nature, il nous a semblé que cet homme était d'une autre taille que la nôtre. Quand nous avons vu notre grand poète accumuler les chefs-d'œuvre dans une vie longue, il est vrai, mais laborieuse jusqu'aux dernières heures de la vieillesse, nous avons admiré en lui la puissance de la volonté autant que l'éclat du génie. Et cependant, lorsque

la volonté de l'homme s'exerce contre lui-même, lorsqu'un homme dompte ses passions, sacrifie son intérêt à son devoir et donne sa vie pour quelque noble cause, nous sentons qu'il est plus grand encore, car sa force se déploie dans une sphère plus haute, celle de la liberté de l'âme. C'est cette liberté qui est vraiment notre titre de gloire; c'est ce choix périlleux, et de tous les instants, entre le bien et le mal, entre l'égoïsme et le sacrifice, qui fait la dignité de la personne humaine, et la distingue, par une prérogative royale, de toute la création inférieure.

I

Chose étrange, cependant. A notre époque où l'on exalte l'homme plus qu'on ne l'a jamais fait, où on le grandit jusqu'à le déifier, on tend à lui ravir le plus beau fleuron de sa couronne : la liberté morale.

La liberté morale, dit la sagesse du jour, n'est qu'une illusion. Nous nous croyons une cause et nous ne sommes qu'un effet. C'est l'hérédité qui a créé, à l'aide d'un temps presque infini, l'homme moral, aussi bien que l'homme intellectuel et

l'homme physique. La conscience n'est plus ce témoin de Dieu, cette voix supérieure, écho direct de la voix divine, qui retentit spontanément en tout homme, au milieu de la confusion de ses pensées et du tumulte de ses instincts. Non : la conscience est, elle aussi, un produit ; elle s'est constituée historiquement, avec le résidu des conceptions, des sentiments et des efforts de chaque génération. — La volonté n'est plus cette force indépendante, inhérente à l'âme de tout homme ; elle existe sans doute, mais elle est soumise à des mobiles qui l'inclinent irrésistiblement dans tel ou tel sens, et ces mobiles sont l'effet du tempérament, du milieu, de la race, legs inaliénable du passé qui pèse sur nous.

Voilà la théorie scientifique du jour ; et en voici la traduction en langage populaire. « Puisque je suis l'héritier involontaire des penchants d'une série de générations et que je subis l'action d'un milieu social que je n'ai pas créé, pourquoi engagerais-je une lutte stérile contre les fatalités de ma nature ? Si j'appartiens par mes aïeux à une descendance de malhonnêtes gens, de paresseux, de voluptueux ou d'assassins, qu'y puis-je ? — Si au contraire je descends d'une lignée vertueuse, mon amour du travail, ma probité, ma pureté n'ont

aucune valeur, du moment qu'ils ne sont pas mon fait, c'est-à-dire le produit de ma volonté personnelle. » Telles sont les pensées qui ne se formulent pas toujours avec cette précision, mais qui hantent nos esprits, surtout les esprits des jeunes générations.

Ah! sans doute, si ces idées étaient vraies, si la liberté morale n'était qu'une illusion, il faudrait renoncer à la lutte, car l'homme ne serait qu'un animal perfectionné. Or, a-t-on jamais songé, quand il s'agit de l'animal, à changer ses instincts? La vipère reste vipère, le tigre reste tigre, quel que soit leur milieu; tandis que le chien, sous toutes les latitudes, sera toujours un bon et fidèle ami de l'homme. Oui, si l'homme est assimilé à l'animal, si la conscience est remplacée par l'instinct, — alors il n'y a plus qu'une ressource, c'est de se mettre en garde contre les instincts dangereux de ses congénères, et de se débarrasser de l'animal humain, quand il est malfaisant!

Que dites-vous, mes frères, de ces théories? Quant à nous, nous les repoussons, comme des sophismes détestables, au nom d'une triple autorité : la Bible, l'histoire, et le bon sens universel.

Qu'est-ce que la Bible? C'est l'épopée d'une lutte gigantesque engagée sur notre planète entre le bien et le mal. Dans ce drame où l'action de Dieu s'associe à l'action de l'homme « pour écraser la tête du serpent », et qui doit se terminer pour nous, croyants, par une victoire certaine, nous ne voulons considérer pour le moment qu'un seul facteur, l'effort de l'homme. Eh bien! est-ce que la Bible ne stimule pas, à chaque page, toutes ses énergies? Qu'est-ce que la vie des hommes de Dieu, sinon une lutte à mort contre leurs péchés et contre les péchés de leur peuple? Patriarches, législateurs, rois et prophètes, tous sont appelés à défendre, contre les idolâtries abominables des nations, les droits et l'honneur de Jéhovah. Et les apôtres, aux prises avec le fanatisme juif et les turpitudes du monde païen, que sont-ils, sinon des athlètes prodiquant leur force et, s'il le faut, leur sang, pour proclamer le Dieu de la croix qui vient régénérer l'humanité? Mais s'ils sont, les uns et les autres, des champions de Dieu dans le monde, c'est qu'ils ont commencé par exercer la lutte contre eux-mêmes. Regardez : c'est Jacob, ambitieux et fourbe, qui doit passer par un combat mystérieux, au torrent de Jabbok, pour être converti et pour voir son

nom, qui signifie *le supplantateur*, changé en celui d'Israël, *fort contre Dieu*. — C'est David, dont la chute éclatante provoque, en son âme royale, un drame de douleur, de repentir, et d'ardent retour à Dieu. — C'est saint Pierre qui doit être criblé par Satan, avant de devenir l'apôtre inébranlable appelé à l'honneur de suivre son Maître dans la mort et dans la gloire. — C'est le tendre saint Jean qui n'a pu adresser ces paroles à la jeunesse de son temps que parce qu'il en avait éprouvé la réalité au dedans de lui : « Jeunes gens, je vous écris parce que vous êtes forts et que vous avez vaincu l'esprit malin. » — C'est saint Paul enfin, le héros de la lutte morale. Il s'écrie, dans notre texte : « Vous n'avez pas encore résisté jusqu'au sang en combattant contre le péché ! » Semblable à ce tragique Grec qui, pour confondre la lâcheté de ses compatriotes, découvre sa poitrine et montre les cicatrices des blessures qu'il a reçues au service de la patrie, il nous montre, lui aussi, les traces de son terrible combat : « Je trouve donc cette loi en moi que lorsque je veux faire le bien le mal est attaché à moi. » Puis il laisse échapper ce cri de détresse : « Misérable que je suis, qui me délivrera de ce corps de mort ? » puis ce cri de triomphe : « Je rends grâces

à Dieu par Jésus-Christ notre Seigneur! » Dites, après cela, si la Bible n'est pas, d'un bout à l'autre de ses pages, un appel véhément à la liberté morale et à ses luttes fécondes?

Après la Bible, l'histoire. Supposez que le long passé de l'humanité ne soit que le déroulement d'une nécessité fatale dans laquelle l'homme, être irresponsable, n'est qu'un simple rouage du mécanisme universel, — où serait l'intérêt, où serait la grandeur, où serait le haut enseignement des annales humaines? L'histoire est moins dans les batailles gagnées ou perdues, dans les frontières qui avancent ou qui reculent, dans l'élévation ou la chute des empires, que dans le drame intime qui se passe au fond de l'âme des rois et des peuples. C'est ce choix nécessaire entre la liberté et la servitude qui nous émeut, en nous montrant dans l'histoire du dehors le reflet de l'histoire du dedans. Et si les époques les plus tourmentées, comme le seizième siècle et la Révolution française, sont celles qui nous passionnent le plus, c'est parce qu'elles contraignent les hommes à donner toute leur mesure, à déployer tous les aspects de leur caractère, à

mettre en jeu tous les ressorts de leur énergie morale.

Ce que je dis de l'histoire, je l'applique à la littérature qui est comme une seconde histoire plus intime, nous exposant, dans des récits vrais ou fictifs, le spectacle des passions humaines. C'est ici que nous voyons le drame moral dans toute sa beauté ou dans toute son horreur. La lutte intérieure est le grand ressort des Eschyle, des Sophocle, des Euripide. Lors même que le *fatum* des anciens pèse sur leurs héros, ces héros connaissent si bien la douleur des remords et les grandes infortunes de l'âme coupable, qu'on se demande si le sentiment de la responsabilité ne domine pas, comme malgré eux le fatalisme antique. — Et ces autres grands peintres de l'âme humaine, les Shakespeare, les Corneille, les Racine, c'est bien chez eux que nous trouvons l'idée de la liberté humaine, avec toute l'élévation que lui donne le christianisme. Macbeth pâlisant devant le spectre de Banco; lady Macbeth voyant toujours la tache de sang sur ses mains criminelles; Néron s'endurcissant dans le mal par une fatalité qu'il a lui-même créée; Chimène héroïque et grande, sacrifiant sa passion à son devoir; la douce Iphigénie acceptant librement le sacrifice que les

dieux lui imposent, — voilà le pathétique immortel qui fait tressaillir nos âmes d'horreur ou de joie, selon que la victoire est au devoir ou à la passion, à la bassesse ou à la magnanimité. Mettez en regard de ces grandes âmes les héros et les héroïnes de la névrose, qui semble jouer le rôle de la fatalité antique dans le drame ou le roman moderne, — êtres d'exception qu'on nous présente comme des types humains, malades courant à la débauche ou à l'assassinat par je ne sais quelle obsession de leur organisme; — puis, entre cette littérature d'hôpital, comme on l'a nommée, et la littérature des époques saines et viriles, dites-nous de quel côté est la véritable psychologie, le véritable intérêt, la véritable grandeur!

Enfin j'interroge le bon sens universel, cette clarté primordiale qui subsiste malgré tous les nuages dont on essaye de l'obscurcir. — Le bon sens universel fait justice des sophismes que je combats. J'admets qu'il y ait en moi des instincts que je tiens de mon milieu, de mon tempérament, de ma race, car je ne veux pas méconnaître ce qu'il y a de fondé dans les théories modernes. — Est-ce que le christianisme

n'a pas admis en quelque mesure ces théories, en proclamant, bien avant les systèmes du jour, la loi mystérieuse de la solidarité? — Eh bien! il y a en moi des prédispositions funestes, de mauvais germes qui ne sont pas mon fait? D'accord! Mais il m'appartient de les étouffer, ou tout au moins de les combattre, comme l'agriculteur qui arrache, dès qu'il les aperçoit, les mauvaises herbes de son champ. Vous voyez tous les jours des jeunes gens exposés aux mêmes tentations, portant en eux les mêmes convoitises; les uns se sont disciplinés au travail, ils se sont placés sous la protection bénie de la famille et ils ont échappé à la corruption du présent siècle; les autres ne luttent pas, ils « marchent comme leur cœur les mène ».... Etonnez-vous s'ils deviennent les honteux esclaves de la chair! Nous-mêmes, nous nous souvenons tous, tantôt d'avoir cédé au torrent du mal, tantôt de lui avoir résisté. Non, nous ne sommes pas les agents passifs d'une puissance malfaisante; nous nous sentons libres et responsables, et nous sentons que nos frères le sont comme nous. Il me serait trop facile d'en appeler à vous-même quand vous êtes l'objet de quelque injustice, de quelque violence de la part de vos semblables. Direz-vous de celui qui vous

calomnie, qui vole votre bourse ou qui veut vous assassiner : « Pauvre homme ! je ne saurais lui en vouloir, il n'y peut rien ; ses actes criminels sont un fait d'atavisme ! » J'en appelle aux coupables eux-mêmes, et aux plus grands coupables sur le banc des assises. Les entendez-vous dire : « Je n'ai pas pu ne pas être criminel : un ancêtre revivait en moi avec des instincts de férocité » ? Non, plusieurs ont laissé voir, par d'affreux remords, qu'ils sentaient leur responsabilité morale, et quelques-uns ont renouvelé l'histoire sublime du brigand converti ! — Et les esclaves de l'alcool, n'en avez-vous pas vu briser leurs chaînes pour s'enrôler dans ces sociétés de tempérance dont on peut sourire, mais qui ont eu assez de foi et de courage pour faire appel à la volonté humaine, même courbée sous le joug de la plus tyrannique des passions ? — Enfin n'avez-vous pas entendu dire à un paresseux, à un débauché, à un joueur tristement assis aux confins d'une vieillesse précoce : « J'ai perdu ma vie. » — Malheureux, on ne perd que ce que l'on possède. Si tu as perdu ta vie, c'est que tu pouvais la sauver ! Ta conscience est là pour laisser voir, au sein même de ta servitude, le sceau de la liberté que Dieu avait imprimé sur ton front !

II

Aujourd'hui cependant, malgré le témoignage de la Bible, de l'histoire et du bon sens universel, les tendances fatalistes se propagent dans les esprits, en haut par la science positive, en bas par une littérature malsaine et par ces journaux à bon marché qui pénètrent jusque dans nos hameaux les plus reculés. On disait, il y a une quinzaine d'années, que la conscience et la morale, indépendantes de tout dogme, resteraient debout, comme des blocs de granit, sur les ruines de toutes les croyances religieuses. Et aujourd'hui qu'on a réussi à voiler l'idée de Dieu et les sanctions de la vie future aux regards de cette génération, — la conscience et la morale sont traitées de superstitions, au même titre que les dogmes de la religion révélée, et même de la religion naturelle. Le chemin parcouru en quelques années n'est-il pas effrayant? Tous, il est vrai, n'adhèrent pas à ces funestes doctrines; mais savez-vous ce qu'elles produisent chez tous? Elles énervent la résistance au mal. Il en est comme d'une ville assiégée dans laquelle des voix perfides sèment le bruit qu'on marche à une inévitable

déroute. Cela suffit! la ville est perdue, car nul n'est vainqueur que celui qui croit à la victoire. Et voilà ce qui explique ces défaites morales qu'on ne compte plus, hélas! au sein de cette génération.

Les chrétiens opposent-ils au torrent du mal une digue suffisante? Non, nous avons tous respiré l'air ambiant, et les mots de lutte et de victoire ont perdu pour nous leur sens rigoureux. « Se couper un bras, s'arracher un œil, crucifier la chair avec ses convoitises,... » on dirait que ce sont là des préceptes, et même des locutions d'un autre âge. O saint Paul, tu nous parles de « résister jusqu'au sang en combattant contre le péché,... » et la lutte n'a pas même effleuré notre épiderme! Est-ce qu'on n'entend pas dire à ceux qui font profession de christianisme : « Quant à ce péché, je n'y peux rien, ma nature est ainsi faite; chacun a ses défauts, la perfection n'est pas de ce monde... »? Il y a donc des péchés qu'on ne peut pas vaincre, qu'on ne peut pas même réprimer, dans une certaine mesure? N'est-ce pas là une doctrine fataliste? Vous vous rassurez, mon frère ou ma sœur,

par le système des compensations. Vous n'êtes pas impur, mais avez-vous le droit d'être idolâtre du monde? Vous n'êtes pas frivole, mais cela vous autorise-t-il à être avare? Vous êtes droit, sincère, mais cela vous justifie-t-il d'être violent et emporté? Est-ce que la Bible absout tel péché plutôt que tel autre? Nommez-moi donc, je vous prie, celui qu'elle ne réproouve pas? Est-ce la haine, la médisance, la jalousie, le mensonge, l'avarice, l'impureté? Pour moi je cherche en vain dans ma Bible et dans ma conscience la théorie des péchés permis et des péchés défendus. Je ne trouve dans ma Bible et dans ma conscience que l'inflexibilité de la loi, que le mal signalé comme l'unique, l'irréconciliable ennemi. S'il est un péché que nous devons combattre, c'est précisément le péché auquel nous sommes enclins, et non celui qui est étranger à notre nature; c'est sur ce péché, — hélas! nous le connaissons bien, — qu'il faut porter le couteau du sacrifice!... Mais si nous pactisons avec l'ennemi, le monde en conclura — ce qu'il ne demande qu'à croire — que l'Évangile n'a pas le pouvoir de régénérer l'humanité. Notre fidélité chrétienne lui eût imposé la conviction contraire : « Il est une puis-

sance par laquelle le monde, c'est-à-dire le mal, est vaincu, c'est la foi. »

Que si vous me dites : « Cette responsabilité est effrayante, qui en soutiendra le poids ? Ne sommes-nous pas la faiblesse et l'impuissance même ?... » Ah ! j'attendais cet aveu, mais sincère, douloureux, échappant, comme un cri de détresse, à votre âme épouvantée ;... j'attendais cet aveu pour faire apparaître devant vous cet autre facteur que j'ai négligé à dessein dans le courant de ce discours, et qui s'appelle la grâce de Dieu en Jésus-Christ. — Jésus-Christ a remporté toutes les victoires, depuis la tentation du désert jusqu'à l'agonie de Gethsémané et à la croix du Calvaire ; Jésus Christ peut, si vous le voulez, remporter les mêmes victoires pour vous ; mais avec vous, et en vous. Vous et Lui, Lui et vous, ne faisant qu'un par la foi, et vous serez « vainqueurs, plus que vainqueurs ! » Voulez-vous « résister jusqu'au sang en combattant contre le péché ? » Regardez, — de ce regard intense qui emportera vers lui tout votre être, — regardez à Celui qui a versé son sang pour vous, et vous connaîtrez, comme l'apôtre, « la communion de ses souffrances, la communion de sa mort, et la vertu de sa résurrection ! »

Quelle doctrine que celle de la croix ! Doctrine d'un sombre pessimisme, car elle nous courbe tous sous un même niveau de misère et de condamnation ; mais doctrine d'un optimisme triomphant, car elle nous appelle tous, par la même miséricorde, à la même délivrance ! Doctrine d'humiliation et d'opprobre, car elle éclaire le fond de l'abîme où nous gisons ; mais doctrine de relèvement et de gloire, car elle nous montre aussi ces cimes de lumière où la grâce de Dieu veut nous porter ! Doctrine sévère qui ne flatte personne, pas même le fils d'Adam le plus vertueux, mais doctrine généreuse qui ne décourage personne, pas même le plus misérable et le plus dégradé. C'est cette doctrine qui a fait tous les héros de la lutte morale, depuis les Marie-Madeleine, les saint Paul, les saint Augustin, jusqu'aux Luther, aux Calvin, aux saint Cyran, aux Pascal, aux Wesley, aux Adolphe Monod ! Sachez-le bien, théologiens, philosophes, moralistes, philanthropes, vous tous qui assistez avec effroi au déchaînement de la bête humaine en nos jours de ténèbres, le seul moyen de lutter efficacement contre le péché, il est là, et il n'est que là !

Lorsque les missionnaires du moyen âge partaient pour les rives lointaines, ils n'avaient ni lances, ni épées, ni javelots, pas même l'étendard de quelque peuple puissant. Mais leur premier soin, en abordant une contrée nouvelle, était de tailler un arbre en lui donnant la forme d'une croix. Cette croix, c'était la prise de possession de la terre étrangère; c'était le drapeau du chef glorieux auquel ils voulaient conquérir les hommes. Et, par cette croix, ils allaient être victorieux du paganisme et de la corruption.

Créateurs, directeurs de la colonie de Sainte-Foy ¹, c'est aussi par la croix que vous voulez régénérer les jeunes âmes qui vous sont confiées; c'est par la croix que vous voulez les arracher à l'empire du mal. Ici point de cachots, point de verrous, point de bastilles, point de répression violente, mais le signe toujours présent, toujours efficace de l'amour rédempteur! C'est par ce signe, mes chers enfants, que vous vaincrez la puissance des ténèbres! Non, il n'est point vrai qu'un atavisme cruel pèse irrémédiablement sur vous; non, il n'est point vrai que des prédispositions funestes vous attachent pour jamais aux chaînes du péché. Vous ne devez rester

1. Prêché à la fête de la colonie de Sainte-Foy, en 1887.

étrangers à aucun progrès moral, à aucune conquête spirituelle, à aucune glorieuse transformation. Dites-le-moi, est-il un défaut dont vous ne puissiez vous corriger avec Jésus-Christ? Est-il une vertu que vous ne puissiez acquérir avec Jésus-Christ? Un jour, en priant avec ferveur, vous avez triomphé d'une horrible tentation. Si vous avez pu remporter cette victoire une fois, pourquoi pas dix fois, pourquoi pas toujours? En faisant appel à ce qu'il y a de généreux en vous, est-ce que je n'entends pas le frémissement secret de vos cœurs qui répondent à mon cœur? Oui, je le crois, vous voulez être la démonstration vivante de ma thèse, comme la belle couronne de votre éminent directeur; en choisissant la voie de l'honneur et du devoir, vous voulez devenir pour la France, — ouvriers, agriculteurs, soldats, — les meilleurs et les plus vaillants de ses fils.

Au reste, que personne ici ne se dérobe. Au sein de cette génération qui se résigne à toutes les fatalités du péché, comme à toutes les défaites morales, nous sommes appelés à livrer, par la croix, la grande bataille du bien contre le mal.

Tandis qu'on fatigue nos oreilles de cette formule brutale qui semble le dernier mot de la science du jour, la *lutte pour l'existence*, c'est-à-dire la lutte contre nos semblables, qu'il faut traiter en ennemis, la lutte pour un peu plus d'or, de gloire, de jouissances, la lutte des forts contre les faibles qui couvre le sol de blessés et de morts, — je vous propose un autre combat : le combat contre notre chair, contre notre égoïsme et notre indomptable orgueil; combat pour la vie, sans doute ! mais pour une vie supérieure, pour la vie de l'âme, pour la vie de Dieu ! Et dans cette lutte généreuse, au lieu de faire du mal à nos frères, nous ne leur ferons que du bien ; au lieu de les dépouiller, nous les enrichirons ; nous relèverons, parmi eux, les victimes de la misère physique et de la corruption, nous efforçant de les conduire à celui qui est le Sauveur de tous, les suppliant de nous suivre vers les régions de la paix, de l'amour et de la sainteté... Puis, après avoir livré ce noble combat qui doit durer autant que nos jours, nous entrerons dans le repos du peuple de Dieu !

On raconte qu'un héros de la lutte morale qui avait généreusement combattu, en Angleterre, pour toutes les causes de liberté, de justice et de philan-

thropie chrétienne, murmurait sur son lit de mort : « Plus de batailles, plus de batailles ! » Et quand il eut rendu le dernier soupir, son ami, le doyen Stanley, le décrivait ainsi : « Étendu, glacé par la mort, les fièvres de la vie éteintes, le sceau de l'immortalité sur le front, pareil à la statue d'un guerrier dans la paix après cent batailles, c'était lui, c'était Kingsley idéalisé ! » Et nous aussi, vaillants et fidèles, nous pourrions murmurer à la fin de notre jour terrestre : « Plus de batailles, plus de batailles ! » Et ceux qui entoureront notre couche funèbre diront : « Il est entré dans le repos du peuple de Dieu. »
